

gagner leur cause !... j'écrirai dès demain à l'oncle d'Hector, et lorsque j'aurai reçu sa réponse, nous fixerons le jour du mariage.

—Veux-tu, dès ce soir, apprendre au comte de Rieux cette excellente nouvelle ?...

—Je te charge de la lui apprendre toi-même... sortant de ta bouche charmante, elle lui sembla plus douce encore.

Pauline embrassa tendrement Tancrede pour le remercier, puis les deux époux rejoignirent au salon les fiancés et partirent avec eux pour le bal qui exerçait sur Mathilde une si vive attraction. Le parent du marquis d'Hérouville, le duc de la Roche-Lambert, habitait l'un des plus vastes et des plus beaux hôtels de la rue Saint-Louis, au Marais. Depuis un temps presque immémorial, (le duc atteignait sa quatre-vingt-dixième année), ce vieux seigneur donnait chaque hiver une fête, une seule, mais splendide, et à laquelle il conviait l'aristocratie tout entière. Quoique les salons de l'hôtel la Roche-Lambert fussent immenses, ils devenaient cependant insuffisants pour recevoir la foule des invités de cette nuit mémorable, et l'usage était de métamorphoser en salle de danse une partie des vastes jardins qui s'étendaient derrière le principal corps du logis. Des constructions en planches, intérieurement recouvertes de magnifiques tapisseries de Flandre et des Sabelins, suffisant à produire l'effet d'un palais véritable. Dix lustres en cristal de Venise se suspendaient au plafond de toile peinte simulant une fresque grandiose. Les souliers à talons rouges des gentilshommes et les petits pieds chaussés de satin des grandes dames foulaient un parquet improvisé beaucoup plus élégant que celui qui s'ajuste en quelques heures pour les bals de l'Opéra. D'innombrables girandoles, appliquées de distance en distance contre les tentures, joignant leurs clartés aux rayonnements des lustres et produisant une lumière éblouissante. Un groupe de vigoureux arbustes à feuillages persistants masquait la tribune des musiciens, et les flots d'une harmonie féeriques s'échappaient d'un dôme de verdure. Tout se réunissait enfin pour donner à cette construction fièle et éphémère l'aspect le plus grandiose et le plus enchanteur... on eût dit une galerie merveilleuse, lentement édifiée par quelque architecte de génie, et destinée à durer aussi longtemps que l'hôtel séculaire auquel elle servait d'annexe.

Deux heures du matin venaient de sonner. Madame d'Hérouville dansait avec le comte de Rieux. En face d'eux Mathilde attirait tous les regards par l'éclat de son délicieux visage et par les grâces incomparables de sa tournure de jeune nymphe. Hector, nous le répétons, servait de cavalier à Pauline, mais, malgré le savoir-vivre exquis qu'il possédait au plus haut degré, sa préoccupation était évidente et il s'occupait bien moins de sa danseuse que de la jeune fille qui lui faisait face. Ses yeux cherchaient sans cesse les yeux de Mathilde et son visage exprimait une ivresse indicible quand il surprenait un sourire à son adresse sur les lèvres de la belle enfant. Ni cette distraction manifeste, ni ce manège naïvement amoureux n'échappaient à la marquise, mais bien loin de souffrir dans son amour-propre en se voyant pour ainsi dire oubliée, ou du moins reléguée au second plan, chose que beaucoup de femmes, parmi les plus honnêtes, ont peine à pardonner, elle s'en réjouissait de toute son âme.

XXVI

—Vous l'aimez donc bien, monsieur le comte ? demanda tout à coup Pauline à son danseur en souriant.

Le jeune homme tressaillit, et, pendant la vingtième partie d'une seconde, il éprouva quel que embarras, car les paroles de madame d'Hérouville lui faisaient comprendre à quel point sa préoccupation était visible ; mais le ton dont ces paroles venaient d'être prononcées, et surtout un regard jeté sur le visage de sa danseuse lui prouvèrent jusqu'à l'évidence que cette dernière ne se tenait point pour offensée de ses distractions, et il répondit avec feu :

—Vous me demandez si je l'aime, madame la marquise ! Eh ! comment serait-il possible de ne

point aimer, de ne point adorer cet ange ? Oh ! oui, je l'aime de toutes les forces de mon âme !... Il ne se trouve pas dans mon esprit une seule pensée qui ne se rapporte à elle... une seule aspiration dont elle ne soit le but... Mademoiselle d'Hérouville est mon premier amour... elle sera l'unique amour de ma vie !...

—Si Mathilde devenait votre femme, reprit la marquise, vous êtes donc bien certain de la rendre heureuse ?

—Si Mathilde devenait ma femme, répliqua vivement Hector, je voudrais, à force d'amour, faire de sa vie un long jour de fête... je voudrais réaliser pour elle un bonheur sans nuage et sans fin, comme celui que Dieu garde dit-on, aux élus de son paradis... et je sens bien que j'y parviendrais... La volonté n'est-elle pas toute-puissante quand elle est doublée de l'amour !...

Après un court instant de silence, le jeune comte de Rieux reprit :

—Vous êtes bonne, madame la marquise, personne ne l'ignore, et d'ailleurs, pour deviner à quel point votre âme est belle, il suffit de vous regarder... je vous sais incapable d'une cruauté, et vous comprenez combien il serait cruel de me laisser entrevoir aujourd'hui un espoir irréalisable. M. d'Hérouville connaît mon amour pour sa sœur... vous le connaissez aussi, madame, et vous ne l'avez pas repoussé dès le principe, puisque vous m'avez fait l'honneur de m'ouvrir votre maison et de m'admettre dans l'intimité de votre foyer, afin d'étudier sans doute les garanties que pouvaient offrir mon intelligence et mon cœur... C'est ainsi du moins que j'ai cru devoir interpréter l'immense faveur qui m'était accordée... Me suis-je trompé, madame ?

—Non, répondit Pauline, vous avez vu juste... monsieur le comte, parfaitement juste. Le marquis d'Hérouville, instruit des projets de votre oncle qui souhaitait avec ardeur une alliance entre vos deux familles, et très-bien disposé pour vous tout d'abord, a voulu cependant ne s'en rapporter qu'à lui-même à votre égard, et vous juger par ses propres yeux.

La noble et charmante figure du jeune comte exprima l'émotion la plus vive.

—Me permettez-vous, madame la marquise, de vous demander si l'épreuve est achevée ?... murmura-t-il d'une voix mal assurée.

—Elle est achevée... répliqua Pauline.

—Et... son résultat... poursuivit Hector (vous le voyez, je tremble, madame, en vous interrogeant...) son résultat m'est-il favorable ?... Puis-je aspirer au plus grand bonheur... au plus grand bonheur qu'il me soit possible d'ambitionner en ce monde ?...

L'anxiété, nous pourrions presque dire l'angoisse si profonde et si peu dissimulée de ce cœur ardent et jeune prouvait un immense amour, et madame d'Hérouville prit plaisir à la prolonger pendant un instant encore. Au lieu de répondre sans retard à la dernière question du comte de Rieux, elle demanda :

—Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de votre excellent oncle, le vicomte de Reilly ?

—Non, madame la marquise... quelques jours à peine...

—Que vous disait-il de sa santé dans sa dernière lettre ?

—Il se félicitait de la voir rétablie au-delà même de ses espérances... Ses forces, malgré son grand âge, revenaient de jour en jour... Il terminait sa lettre par ces mots, que je puis citer d'une façon textuelle, car je les ai relus cent fois et ils sont gravés dans ma mémoire : " Parle-moi souvent, parle-moi sans cesse, mon cher Hector, de cette belle et douce enfant que tu aimes... Le jour où tes vœux et les miens seront comblés... le jour où je pourrai nommer ma nièce, ou plutôt ma fille, Mathilde d'Hérouville, réunir vos jeunes têtes dans une même étroite, et appuyer mes lèvres tremblantes sur vos fronts rapprochés, ce jour-là, je le sens bien, je rajeunirai de trente ans et je signerai un nouveau bail avec la vie. Dépêche-toi donc, car le premier bail est presque fini... Dépêche-toi, si tu veux conserver longtemps encore le vieil oncle dont tu es toute la joie, et qui, depuis que tu es au monde, t'a donné toute sa tendresse." Voilà ce qu'il m'écrivait, madame la marquise, et jugez de ce que j'éprouve, moi qui

donnerais sans hésiter une part de ma vie pour prolonger la sienne, jugez de ce que j'éprouve en songeant que mon bonheur suffirait à produire un tel résultat.

—Ah ! murmura Pauline attendrie, je ne le connais pas, ce vieillard excellent, mais je l'aime.

Puis, changeant de ton, elle reprit :

—Enfin, d'après ce que vous dit M. de Reilly, croyez-vous qu'il soit en état de quitter ses terres et de faire le voyage de Paris ?

—Si je le lui demandais, madame la marquise, il n'hésiterait pas.

—Mais sa santé n'aurait-elle point à souffrir de ce déplacement ?

—J'ai tout lieu d'espérer qu'il n'en serait rien, puisqu'il m'affirme que ses forces augmentent de jour en jour.

—Ecrivez-lui donc...

—Quand ?

—Dès demain.

—Dès demain ? répéta Hector en attachant sur Pauline un regard dont l'expression était suppliante. Pourquoi dès demain, madame ?...

—Eh !... répondit la jeune femme en souriant, ne faut-il pas que votre cher oncle reçoive une lettre de vous en même temps que la lettre de M. d'Hérouville qui partira demain.

Une indicible expression de joie, mêlée d'un reste d'incertitude, se peignit sur le visage du comte de Rieux.

—Le marquis d'Hérouville écrit à mon oncle ! balbutia-t-il. Oh ! madame... madame... je sais combien la question que je vais vous adresser est en dehors de toute discrétion et de toute convenance, mais je ne puis la retenir sur mes lèvres... Que lui dit-il, madame la marquise ? au nom du ciel, ne refusez pas de me l'apprendre ?

—Monsieur le comte, répondit la marquise avec un sourire d'une douceur adorable, il est des indiscrétions qu'il faut comprendre et qu'il faut pardonner... M. d'Hérouville invite votre oncle à venir à Paris fixer le jour de votre prochain mariage avec Mathilde.

Hector devint pâle et chancela... tout le sang de ses veines affluait à son cœur avec une impétuosité foudroyante.

—Mon Dieu !... mon Dieu !... monsieur le comte, balbutia Pauline, très-inquiète, qu'avez-vous donc ? vous m'effrayez...

Mais déjà le jeune homme était redevenu maître de lui-même.

—Rassurez-vous, madame la marquise, c'est fini... répondit-il d'une voix méconnaissable, on ne meure pas de joie, puisque je suis vivant.

A cet instant précis un événement étrange faillit changer cette nuit de fête en une nuit de deuil ! Un hôte inattendu, le plus terrible, le plus effrayant de tous les hôtes, manifesta soudainement sa présence. Un cri terrible retentit à l'extrémité de la vaste salle improvisée que nous avons décrite, et se propagea, rapide comme l'étincelle électrique, à travers tous les salons de l'hôtel, apportant avec lui le trouble, la terreur, la confusion.

—Au feu ! avait dit une voix.

Toutes les voix s'unirent dans une clameur immense pour répéter :

—Au feu ! au feu !...

En effet, un nuage de fumée envahissait la galerie, et des langues de flamme, pareilles à des serpents gigantesques, léchaient le plafond de toile peinte, et faisaient pâlir l'éclat des lustres et des girandoles. L'imprudence d'un valet avait causé tout le mal, et préparé peut-être une de ces catastrophes dont l'effrayant souvenir se transmet de génération en génération.

XXVII

Un bol de punch incandescent, destiné aux musiciens et placé sur une console derrière l'estrade de l'orchestre, par le valet dont nous venons de mentionner la fatale imprudence, avait mis le feu à des guirlandes de fleurs et de feuillages artificiels montant jusqu'aux toiles peintes du plafond. On comprend que, dans des conditions semblables, l'incendie s'était déclaré avec une rapidité inouïe, et c'est à peine si l'explosion d'un baril de poudre aurait pu produire des effets plus foudroyants.

(A suivre)